

LECTURES

Nouvelle série
Vol. 4 - No 10
Montréal, 15 janv. 1958

Le Club des deux Livres du mois devient le Club canadien du livre

Après plus de cinq ans d'existence, le Club des deux Livres du mois devient le Club canadien du Livre. Le fait mérite d'être souligné, car il ne s'agit pas d'un simple changement de dénomination, mais d'un changement de formule que nous estimons très heureux et qui, sans doute, aura l'heur de plaire aux abonnés du Club.

L'occasion nous semble tout indiquée pour rappeler brièvement l'historique d'une initiative qui est tout à l'honneur des éditions Fides. Lorsque, en avril 1952, le R.P. Paul-A. Martin annonçait, dans *Lectures*, la mise sur pied de ce club, il nous éclairait sur le triple objectif que se proposait la Maison dont il est le directeur: objectifs d'ordre culturel, moral et économique. Fides entendait faire œuvre apostolique en offrant, au plus bas prix possible, des œuvres de valeur et d'une indiscutable tenue morale. De très beaux livres ont été ainsi offerts aux abonnés; nous n'en rappellerons que quelques-uns:

La famille des chanteurs Trapp de Mme M. A. Trapp, *La nuit privée d'étoiles* de T. Merton, *Les cloches de Nagasaki* de P. Nagai, *Les engagés du grand portage* et *Les opiniâtres* de L.-P. Desrosiers, *Né à Québec* d'Alain Grandbois, *Ma cousine Rachel* de D. du Maurier, *Le vieil homme et la mer* d'E. Hemingway, *Les lettres de voyage* de P. Termier, *Lettres à sa mère* d'A. de Saint-Exupéry, *Rue Deschambault* de Gabrielle Roy, *Le buisson ardent* de K. Stern, *Marie-Didace* de G. Guèvremont, *Le voyage de Tobie* d'Y. Chauffin, *Le riz et la mousson* de K. Markandaya, *Trente arpents* de Ringuelet, *Le sabre d'Arlequin* de J. Dupuys, etc.

Quant aux prix consentis, ils furent si bas que, parfois, les sélections mensuelles ne faisaient même pas leurs frais. N'eût été le souci de faire œuvre culturelle et de contrebalancer l'influence des commerçants du mauvais livre, une entreprise aussi peu lucrative eût-elle été maintenue ?

Aujourd'hui, à la veille d'entrer dans sa sixième année, le Club renouvelle ses cadres et change sa formule, mais le Club canadien du livre reste fidèle aux objectifs qui ont inspiré la fondation du Club des deux livres du mois.

On se souvient que le Club des deux livres du mois présentait à ses abonnés un choix de deux livres par mois, au prix fixe de \$2.50, ce qui équivalait à une réduction minima de 40%. Le Club canadien du Livre n'offrira qu'un livre par mois, mais ce livre sera relié, et le prix demandé, variable à chaque mois, sera celui du même livre non relié vendu en librairie; ce qui signifie, par conséquent, que la reliure sera gratuite pour les abonnés. En outre, les intéressés pourront jouir du système des livres-primés, un système fort prisé des habitués des Clubs de livres américains et européens: un livre-prime est donné à tout nouvel abonné, et le cadeau est renouvelé chaque fois qu'un abonné s'est procuré quatre sélections.

Les Clubs de Livres ne manquent pas, en France comme en Amérique: le Club français du livre, le Club du livre du mois, le Monthly Book Club, etc. Ces Clubs offrent souvent des livres de grande valeur, magnifiquement reliés. Mais l'ivraie y est mêlée au bon grain, et nous savons qu'à certains mois, les abonnés de tel ou tel club ne peuvent absolument rien commander des sélections offertes parce qu'elles sont dangereuses ou mauvaises au point de vue moral. Le Club canadien du livre entend faire œuvre intégralement belle en n'offrant à ses abonnés que des livres enrichissants, au point de vue moral comme au point de vue intellectuel.

Un tel Club ne mérite-t-il pas, très ferme et très enthousiaste, l'appui de tous ceux qu'intéresse l'apostolat du livre ?

R. LECLERC

LECTURES

REVUE BI-MENSUELLE DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

SERVICE DE BIBLIOGRAPHIE ET DE DOCUMENTATION DE FIDES

Direction: R. P. Paul-A. Martin, c.s.c.

Rédaction: Rita Leclerc

Abonnement annuel: \$2.00

Etudiants: \$1.00

Le numéro: \$0.10

FIDES, 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1 — Plateau 8335

*Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe.
Ministère des Postes, Ottawa.*

Grain de sagesse

« Le critique catholique a parfois peine à rester impartial, quand il doit parler d'une œuvre à la fois réussie au point de vue technique et blâmable au point de vue moral. Faut-il en louant les qualités, se faire complice du mal que feront les erreurs? Faut-il en dénonçant les erreurs, refuser tout éloge à ces qualités? Ni l'un ni l'autre. Le devoir est clair: il faut être juste, reconnaître le talent, et condamner le mauvais usage qui en est fait. Question d'équilibre: ne se laisser envahir ni par une indignation qui oublierait le mérite esthétique de l'ouvrage, ni par une admiration qui n'attacherait aucune importance à sa perversité. Equilibre malaisé, car une émotion dominante tend à refouler tout ce qui la contrarie. Mais le devoir du critique est d'être équitable. »

Alphonse de PARVILLEZ, s.j.

Index des auteurs recensés dans ce numéro

BRIEN (R.), p. 151

CHARBONNEAU (P.-E.), p. 150

DEFFONTAINES (P.), p. 152

ELIE (R.), p. 149-150

HARING (B.), p. 153-154

LATOURELLE (R.), p. 147-148

LEGAULT (E.), p. 150

SALEZ (J.), p. 157

SCHEEBEN (M.-J.), p. 154-155

THERIVE (A.), p. 156

VALLIERES (L.), p. 151-152

ZERMATTEN (M.), p. 155-156

Publication approuvée par l'Ordinaire

Littérature canadienne

Études critiques

Un nouveau titre dans la collection des Classiques canadiens : "Jean de Brébeuf" ⁽¹⁾

En 1953, le Père Latourelle publiait une étude pénétrante sur les *Ecrits de saint Jean de Brébeuf*. L'œuvre, bien charpentée, d'une rigoureuse exactitude avec son réseau de notes et de références, révélait, en outre, un styliste remarquable. Un hagiographe éminent apparaissait, sans contestation possible, à l'horizon de nos lettres canadiennes. Une rare bonne fortune, chez nous, pour la critique historique et même pour la critique tout court. Aussi l'éloge fut-il unanime, sans réticences sérieuses, sans que l'on puisse déceler le moindre accent bénisseur ou simplement encourageant. Pourtant, c'était un débutant que l'on accueillait presque avec enthousiasme. D'ordinaire, la première œuvre de longue haleine d'un auteur, ne manifeste que rarement un tel caractère achevé, une maturité intellectuelle aussi évidente, une telle adresse à se diriger dans un domaine où les écueils ne manquent pas.

En cette année 1958, le Père Latourelle vient de répondre favorablement à l'invitation du Comité de publication des « Classiques canadiens » formé par la Maison Fides. N'avait-il pas accepté de réduire à la taille de la miniature certaines parties de son ouvrage sur le Martyr de 1649, et d'ajouter ainsi un nouveau petit volume à la collection en cours ? Car il s'agissait avant tout de présenter quelques textes où l'on sentirait vibrer davantage le cœur pathétique du Saint. Le Père Latourelle, tel un peintre, se retrouve donc un matin devant la large toile qu'il chérissait, non certes parce qu'elle avait déjà de la renommée, mais parce qu'il savait bien y avoir mis le meilleur de lui-même. Un à un, il en avait reproduit des détails, les ramenant à de modestes proportions, tout en veillant à ne rien leur enlever

de leur couleur et de leur spirituelle beauté. Tâche beaucoup moins facile qu'on ne croit que celle de réussir un tableautin qui soit merveilleusement d'accord avec l'œuvre imposante qui a servi de modèle. L'historien et le littérateur prêtèrent main-forte à l'hagiographe. On s'en aperçut vite du reste en lisant les admirables pages de l'introduction. C'est un raccourci fortement tracé; une vision synthétique d'un rare équilibre entre ses premiers ou ses arrières-plans; un aperçu saisissant, enfin, de la vie entière du prodigieux apôtre des Hurons. J'ai lu cette introduction, un peu éblouie d'abord par une semblable réussite. Elle s'imposa avec quelle force à mon esprit ! Puis, plus lentement, j'ai repris ce morceau d'anthologie d'une étonnante densité... J'ai souris soudain en repassant le paragraphe que, seules, pour sûr, des âmes familiarisées avec le plus pur ascétisme religieux pourront tout à fait goûter, du moins à mon humble avis. Mais écoutons là-dessus le Père: « Brébeuf, écrit-il, a été en quelque sorte desservi par son martyre; en détournant sur lui l'attention, il a peut-être fait oublier que la carrière tout entière de l'apôtre s'inscrit sous le signe de la croix. La grâce du martyre, en effet, se lève sur les premiers jours de sa vie religieuse et grandit jusqu'à devenir le bûcher ardent qui la consomme, en le consumant lui-même. » Réflexion émouvante dont le Père prouve la véracité en décrivant l'existence douloureuse, volontaire ou involontaire, mais toujours sans relâche de ce grand mystique agissant. Il voit ou veut sans cesse ses pauvres joies terrestres, les plus légitimes, les plus simples, les plus belles aussi parfois, compromises, contrariées, ou annihilées.

Mais quand même, oui, quand même, malgré de telles misères quotidiennes si bien dé-

crites, souvent, qu'il semble qu'elles nous entrent dans la chair, je reste persuadée que le lecteur moyen et même celui possédant une certaine culture apprécieront bien davantage les mots que le Père prononce en tête de son introduction: « Les circonstances, dit-il, de son apostolat [celui du Père de Brébeuf], *celles plus extraordinaires encore de son martyre — l'un des plus atroces qu'ait retenus l'histoire de l'Eglise [...]* » Eh bien, il en est tout à fait ainsi pour la plupart d'entre nous: nous aussi nous avons surtout retenu, parmi les beaux récits entendus pendant notre jeunesse, sur le Père de Brébeuf, celui de son martyre, « l'un des plus atroces » qui soit survenu ici-bas. Bouleversés, frémissants, nous avons peine à croire à tant de courage tranquille et d'amour du bon Dieu.

Des textes choisis, que pouvons-nous dire, sinon qu'il en émane de purs rayons de beauté. La charité du Saint, qui n'eut d'égale que sa douceur et sa force d'endurance, se manifeste sans cesse dans les paroles et les actes que ses écrits nous ont conservés. J'ai retrouvé, parmi les textes, avec la même émotion profonde que jadis, la lettre célèbre composée et signée par le Père de Brébeuf, puis acceptée par tous ses compagnons, alors que la menace iroquoise leur faisait entrevoir le martyre, à chaque nouvelle heure qui se levait. Quel bien peut résulter de la lecture de tels souvenirs d'héroïsme sans phrase et sereinement accepté! On ne répandra jamais assez de telles pages de grandeur spirituelle qui s'ignore. Prodige de grâce humble et confiante, don de soi total et sans retour, quelles merveilles!

La Chronologie du Père de Brébeuf est intéressante. Puis-je regretter de n'y voir pas signalés deux petits faits, auxquels, peut-être, je suis seule à attacher autant d'importance. Voici: la présence, d'abord du Père de Brébeuf aux jours de la fondation des Trois-Rivières (du 1er au 7 juillet 1634). C'est une gloire pour une ville que d'avoir vu se pencher sur son berceau, un tel témoin, la bénissant et rendant grâce à Dieu pour elle. De même, en l'année 1641, une mention pouvait être faite de l'hivernement du Père de Brébeuf à la Mission de Sillery, où il allait voisiner avec ces âmes d'une rare qualité qui y séjournaient provisoirement: Chomedey de Maisonneuve, Jeanne Mance, Madame de la Peltre, M. de Puisieux, et la plupart des premiers colons de Montréal.

La note bibliographique est très succincte, comme il convenait en pareil cas. Cependant, j'aurais aimé y lire le nom du Père Félix Martin, s.j. Je me souviens avoir puisé de précieux renseignements dans son ouvrage sur les Martyrs de la Nouvelle-France. Enfin, il me semble qu'on fait beaucoup d'honneur à l'éditeur-imprimeur des *Relations des Jésuites*, à Québec, en 1858. Augustin Côté lui-même avoue, en les remerciant, que c'est grâce aux érudits abbés Plante, Ferland et surtout Laverdière, qui consacrèrent leurs loisirs pendant des années à la lecture des épreuves du texte des *Relations*, si l'ouvrage a pu accuser une certaine perfection. Aujourd'hui, les travaux de ces prêtres ne nous donnent-ils pas le secret de la durée de l'œuvre et des bons services qu'elle nous rend encore.

Marie-Claire DAVELUY

(1) LATOURELLE (René), s.j.

SAINT JEAN DE BREBEUF, S.J. (1593-1649). Textes choisis et présentés par le R. P. René Latourelle, s.j. Montréal, Fides [c1958]. 95p. 23cm. (Coll. *Classiques canadiens*). \$0.60 (frais de port en plus)

Pour tous

Nouveauté

Marcelle AUCLAIR

Bernadette

Un magnifique volume publié sous le patronage du Comité International du Centenaire des Apparitions de Lourdes.

285 p. — 20cm. — Relié pleine toile

Nombreuses photos hors-texte.

\$3.50 (par la poste \$3.65)

En vente à

FIDES 25 est, rue St-Jacques, Montréal

"Il suffit d'un jour" (1)

Un roman assez étrange, écrit non sans talent, mais dont le message demeure ambigu.

La facture ne manque pas d'originalité. Tout un village défile devant nos yeux, dans un intervalle de vingt-quatre heures. Le procédé adopté sent cependant un peu l'artifice: par quelques lignes d'introduction et de conclusion, l'auteur fait passer ce kaléidoscope devant les yeux fureteurs d'Azalie, la ménagère du curé, sans qu'à aucun moment on la sente engagée dans le récit, interprétant les événements selon les données de sa lentille psychologique.

En fait, c'est moins dans l'optique d'Azalie que dans celle de Charlie que nous apercevons le village. Un drôle de bonhomme que ce Charlie. Il tient un peu — mais en plus caustique — du Trigot de Jean Bosco, dans *Les Baïsta*. Rentier mal entretenu, il vit seul dans une bicoque où il se tient à l'affût de tous les bruits du village. Sa curiosité n'a d'égale que son aptitude à décortiquer les gens qui l'entourent de tout ce à quoi il ne croit guère: les valeurs spirituelles. Il trouve un plaisir mauvais à suivre « l'animation des basses-cours » où l'on « peut provoquer des mouvements divers qui, pourtant, se résolvent en une seule figure, celle de l'instinct » (p. 26).

On imagine quelle ménagerie va déambuler sous les yeux cruels et méprisants de ce triste vieillard. C'est le vieux Père Isidore qui « a survécu, malheureux de ne pouvoir ressentir sa peine trop profonde, à deux épouses admirables et à la plupart de ses seize enfants qu'il nourrissait d'ailleurs assez mal » (p. 29). Puis, vient l'instituteur qui s'est « échappé du noviciat des frères » et « dont le visage crie la calomnie » (p. 33). L'épicière, elle, « s'en tient à la médisance et vient montrer son minois de chouette sous l'auréole blanche du *Thé salada* »; elle tient boutique de tous les ragots du village et les offre à bon compte à ses clients. La servante Marie-Justine est une jolie chatte, en proie à des « tentations » qui inquiétaient les « bonnes sœurs » (p. 34). Plus loin c'est Blandine, l'épouse de Georges, qui partage ses faveurs entre son époux et Uric, et qui cependant, a « des principes », fait des pèlerinages à « l'aratoire Saint-Joseph » et se pâme comme un « pèlerin d'Année sainte » devant un Pie XII en cire (p. 103-106). Le

notaire Marsan est le type parfait de l'homme d'affaire véreux et sans cœur (p. 54). La bonté du docteur Bourdeux n'est que le masque de sa veulerie; sa sœur est une bigote astucieuse et hypocrite qui, pour satisfaire une mauvaise curiosité, interrompra la « série des trente-trois chemins de Croix, si comblée d'indulgence » (p. 121). L'agent de police Parenteau est un de ces « professionnels des accidents et des crimes [qui] apprennent tôt les gestes d'une implacable correction qui en font de parfaites images du Destin »: il assiste, comme à une liturgie qui le comble d'aise, à l'effondrement de la veuve à qui il apprend la mort de son mari, tout comme à l'émoi qui gagne le village sur son passage; il s'attirera la sympathie des habitués de l'hôtel en se faisant servir ostensiblement, lui, un représentant de l'ordre établi, un verre de whisky, le dimanche. Quant aux religieuses qui interviennent dans le récit, individuellement ou globalement — les « bonnes sœurs » — elles ne sont là que pour étouffer l'adolescence ou pour se faire servir par les filles qui n'ont pas de famille, pourvu qu'elles n'aient pas trop de « tentations ». Et j'omets bon nombre d'autres représentants de la « basse-cour » !

N'y a-t-il personne qui échappe à la caricature de l'écrivain ? Oui. Elisabeth, l'enfant naturel du docteur, et le curé. Celui-ci est un pâle décalque de certain curé bernanosien, et son souci d'être l'apôtre d'une charité intégrale et authentique nous le rendrait sympathique si certains traits de son personnage ne prêtaient à équivoque: a-t-on affaire à un illuminé, à un rêveur, ou à un prêtre selon le cœur de Dieu ? Quant au personnage d'Elisabeth, l'auteur a voulu manifestement le rendre très attachant, mais il manque de cohérence: on conçoit mal qu'une toute jeune fille, d'une nature aussi sensible et douée d'une certaine noblesse d'âme, soit plus bouleversée par le renvoi du pensionnat que par la perte de sa virginité.

Qu'est-ce que l'auteur a voulu dire par ce livre ? A-t-il voulu faire l'examen de conscience d'un petit village, au soir d'une journée assez lourdement remplie ? On pourrait le supposer puisque le livre se termine par la prière du Pater, récitée par Azalie, entre deux sanglots: « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont

offensés ». Un tel propos eût été louable, mais le sérieux d'une telle prière cadre bien mal avec l'ironie cruelle qu'on sent affleurer tout au long du récit à propos de tout ce qui a l'apparence de la vertu, et avec l'indulgence non déguisée accordée aux frasques des « généreuses » Suzanne.

La vie de nos petits villages québécois a de quoi inspirer inépuisablement la verve des romanciers: là, plus que dans les villes, on rencontre des types nettement caractérisés, hauts en couleurs; le romancier qui les méprise pourra tirer d'eux tout au plus une caricature amusante, rarement une œuvre forte et belle. Le *Saint-Pépin* de Bertrand Vac sera

oublié quand on relira encore le *Survenant* de Mme Guèvremont.

S'il y a quelques beaux passages dans *Il suffit d'un jour* (voir, par exemple, le croquis du marguillier Justin Tousignant, p. 101), le livre, dans son ensemble n'a rien d'enrichissant. Bien au contraire.

R. LECLERC

(1) ELIE (Robert)

IL SUFFIT D'UN JOUR. Roman. Montréal, Beauchemin, 1957. 230p. 19cm.

Dangereux

Notices bibliographiques

Religion (2)

CHARBONNEAU (Paul-Eugène), c.s.c.

LA FIGURE MERVEILLEUSE DE MARIE. Montréal, Fides [1958]. 193p. 23cm. \$2.00 (frais de port en plus)

Pour tous

Il y a deux ans, le R.P. Charbonneau publiait un volume intitulé: *Le plus grand Saint après Marie*; il s'agit maintenant de *La figure merveilleuse de Marie*. De son premier ouvrage, l'Auteur affirmait qu'il n'avait « rien d'un traité de théologie, rien non plus d'un écrit spirituel profond »; nous pouvons en dire autant du livre sur la Très Sainte Vierge, en ajoutant toutefois que les nervures d'une saine théologie apparaissent facilement à tout lecteur averti.

L'Auteur ne s'astreint pas à certains cadres classiques de la mariologie, mais il expose simplement des méditations de quelques pages chacune, sur différents thèmes groupés autour de cinq idées centrales: Notre-Dame de toute joie, Notre-Dame des sept douleurs, Notre-Dame de l'espérance, Notre-Dame du Bel Amour, les grands messages de la Vierge.

Dans chaque méditation, l'A. fait d'abord ressortir la figure et les vertus de la Vierge, pour ensuite proposer aux lecteurs des considérations très judicieuses. Il apprend ainsi à sanctifier, à l'exemple de Marie, toutes les circonstances de la vie, des plus extraordinaires jusqu'aux plus humbles. Le chapitre concernant Notre-Dame du Bel Amour présente des pensées neuves et peu exploitées par les théologiens, sur Marie, modèle de l'épouse chrétienne.

Ces textes, écrits dans une langue facile et alerte, sauront plaire tout en édifiant.

Ovila MELANÇON

LEGAULT (Emile), c.s.c.

NOTRE-DAME DE TOUTE JOIE. Montréal, Fides 1957. 82p. ill. (hors texte) \$1.00 (frais de port en plus)

Pour tous

L'année du centenaire des apparitions de Lourdes verra sans doute s'épanouir tout un florilège de livres en l'honneur de Marie. Parmi d'autres ouvrages plus doctes et plus considérables, on fera sans doute une place toute spéciale à cette plaquette dont la présentation est une œuvre d'art, et qui contient une méditation très simple et très émouvante sur « l'artisane par excellence de la joie des âmes ». Ce que vient faire Marie dans notre vie de « vieux chrétiens habitués, fatigués, installés dans un christianisme » sans ressort et sans joie, comment développer notre dévotion envers celle qui est « la rabat-teuse par excellence des âmes vers son Fils Jésus »: le Père Legault nous l'indique dans ce style qu'on lui connaît où quelques incorrections de vocabulaire ne sauraient faire oublier les expressions heureuses et pittoresques. La ferveur communicative qui émane de ces pages est bien propre à éveiller la dévotion envers Marie, dévotion qui, trop souvent, sommeille dans nos cœurs.

La présentation luxueuse du texte et les huit magnifiques reproductions d'œuvres d'art mariales dont il est orné, font de ce petit livre un bijou qu'on aimera offrir en cadeau à un être cher.

A. COTE

Littérature (8)

BRIEN (Roger)

POÈTE DE L'AMOUR. Commentaires sur François d'Assise. Québec, Éditions de l'Echo [1957]. 199p. ill. 20cm. \$2.00 (frais de port en plus)

Pour tous

On ne sait quel supérieur, prié d'autoriser saint Bonaventure à raconter la vie de saint Thomas d'Aquin, aurait répondu: *Sinamus sanctum de sancto scribere*. Ici, c'est un poète qui exalte l'œuvre du plus grand poète que la terre ait connu, « le plus poète de tous les saints, le plus saint de tous les poètes ». On a reconnu le Poverello d'Assise, le séraphique François.

Partant des émouvants récits de Joergensen, eux-mêmes fondés sur les Fioretti, le troubadour de nos campagnes mariales nous livre ici vingt-et-une méditations sur le message qu'apporta au monde le Stigmatisé. L'écrivain n'entend pas suivre la chronologie de la vie du Saint, mais en dégager seulement ce qu'il appelle « les lignes maîtresses ».

Chacune de ces lignes provoque un exposé qui est en même temps un cri d'admiration et un chant d'amour. Mais surtout chacune donne lieu à une observation morale: l'opposition presque absolue entre la conduite des hommes actuels et celle que François prêcha de son

temps aux hommes de tous les temps.

Sa prédication se ramène à un mot: l'amour, l'amour des autres dans le détachement absolu de soi, à l'exemple de l'amour qui se renonça sur la Croix.

C'est en raison de ce message sauveur que les Papes, Pie XII surtout, ont proposé le Stigmatisé comme patron de l'Action catholique. Tant que les mouvements spécialisés ne calqueront pas leur activité sur celle du Saint, en s'inspirant de sa simplicité, de son humilité et de son dépouillement personnel, ils courront le risque de voir leur action demeurer inefficace.

C'est une résolution énergique, issue de cette constatation, que M. Brien demande à nos apôtres sociaux, dans ce livre pieux comme une prière et harmonieux comme un poème. Les vers n'ajouteraient rien à cette prose, mélodieuse comme une harpe éolienne.

Emile CHARTIER, p.d.

VALLIERES (Lucile)

UNE FEMME. Roman. Montréal, Beauchemin, 1957. 221p. 20.5cm. \$2.50 (frais de port en plus)

Appelle des réserves

Lucile Vallières raconte ici une vie très peu édifiante. C'est l'histoire de Mathilde, une femme porteuse d'une lourde hérédité, que les rêves et une folle ambition égarent dans la poursuite d'un faux bonheur. Mais elle est racontée de telle sorte qu'on ne peut que conclure: il est dangereux et stupidement vain de céder aux entraînements d'une imagination débridée et d'une ambition sans frein; cela ne peut que conduire à la plus malheureuse des solitudes.

Appelée au chevet de son mari qui se meurt, Mathilde revit toutes les années qui ont précédé sa fuite du foyer conjugal: le cauchemar de ses années d'enfance alors que, enfant illégitime, elle est mal tolérée au foyer de son père, un ivrogne invétéré; le refuge trouvé auprès de la compatissante Mme Arcand qui l'a accueillie chez elle, sur les conseils du curé; la sécurité et l'honorabilité sociale obtenues par un mariage, à seize ans, avec le fils Arcand, un célibataire déjà mûr et grisonnant; la désillusion qui suit un mariage où l'amour véritable n'était que du côté du mari; la première maternité, mal acceptée, suivie d'une seconde que Mathilde refuse par le crime de l'avortement; l'enlèvement progressif de la jeune femme dans des rêves morbides où l'adultère de la pensée

Vient de paraître

CLAUDEL

POÈTE MYSTIQUE DE LA BIBLE

par Paul-Emile ROY, c.s.c.

"Un ouvrage qui permet une meilleure compréhension de l'œuvre de Claudel et constitue une excellente introduction à une lecture intelligente de la Bible."

144 pages — Format 5½ X 7¾

\$2.00 (par la poste \$2.10)

CHEZ FIDES

ouvre la voie à l'adultère de fait, dans l'avenir; les longs séjours d'hiver à la ville où Mathilde retrouve un villégiateur de l'été et devient sa maîtresse. Toutes ces réminiscences du passé assaillent la conscience de Mathilde tandis que, près d'elle, agonise un mari qui l'aimait trop pour la contrarier.

Serait-ce l'heure de la grâce? On le croirait: dans un moment de lucidité, Antoine essaie de détourner son épouse de la voie mauvaise où elle se perd. Bouleversée pendant quelques jours après la mort de son mari, Mathilde ne tardera pas cependant à reprendre l'ornière où elle s'est engagée, dans la poursuite d'un bonheur qui ignore le devoir. Après avoir épousé son amant d'hier, elle sera délaissée à son tour. La fin du livre nous la montre, après la mort de son unique fils, dans une effroyable solitude où, guettée par le désespoir, elle accepte enfin le testament spirituel d'Antoine: « tu as un rôle à jouer, toi aussi, dans la vie; cesse de ne penser qu'à toi ».

Sans être un roman de grande classe, cette œuvre de Lucile Vallières n'est pas sans mérite. Du point de vue moral, elle démontre que le mépris des lois de Dieu ne peut apporter de bonheur durable et profond. Du point de vue littéraire, si le style manque souvent d'élégance et d'originalité, l'affabulation est cohérente et l'intérêt du récit se maintient jusqu'à la dernière page.

R.L.

Géographie (91)

DEFFONTAINES (Pierre)

L'HOMME ET L'HIVER AU CANADA. Paris, Gallimard et Editions universitaires Laval [1957]. 293 pages 16 planches (h.-t.) 22.5cm (Coll. *Géographie humaine*, 27)

Pour tous

Il faut avoir habité la campagne, depuis au moins quinze ans, pour bien apprécier cet ouvrage. Depuis la dernière guerre, notre mode de vie s'est tellement modifié qu'un recul de vingt ans à trente ans nous plonge dans un autre millénaire.

Avant l'ouverture des routes à la circulation automobile en hiver, une véritable léthargie ralentissait le rythme de notre vie.

On ne saurait croire combien l'hiver imposait sa « présence », l'année durant, à nos populations. Habitations, travail, mœurs et coutumes, artisanat: tout était conditionné par le retour annuel de la saison froide, qui oblige à habiter nos intérieurs du début d'octobre au milieu de mai. Notre cadastre a été conçu en fonction de l'hiver. Nos fermes sont constituées d'étroites langues de terre afin de ré-

duire la longueur du chemin à entretenir, et nos rangs doubles s'inspirent de la même préoccupation.

L'hiver obère considérablement notre budget: le chauffage ronge nos économies; jusqu'à ces dernières années, nous avions besoin de voitures différentes pour nous déplacer en hiver. Il faut asseoir nos constructions sur des « solages » profonds et épais; les murs de nos maisons requièrent un isolement généreux. Une portion considérable de notre main-d'œuvre — pêcheurs, marins, cultivateurs et maraîchers — ne trouve plus de travail rémunérateur en hiver. Huit mois de stabulation obligent le cultivateur à réserver le tiers de son domaine à une récolte de foin qu'il lui faut engranger dans d'immenses bâtiments. Un été court et souvent torride nécessite une activité extraordinaire en prévision de l'arrêt de tout travail extérieur pendant la moitié de l'année. Notre réseau routier est continuellement à refaire et gruge le budget de la province.

Néanmoins, depuis la dernière guerre, la saison hivernale a perdu beaucoup de son caractère pénible. Nos voitures munies de chaufferettes circulent sur toutes les routes, libérées de neige et même de glace; nos intérieurs chauffés automatiquement à l'huile nous ont fait oublier la corvée du bois de chauffage et l'alimentation répétée, jour et nuit, des poêles et fournaies. Le camion apporte, hiver comme été, les produits les plus divers à nos portes: les bananes des Antilles et les oranges de Californie nous parviennent en janvier comme en juillet. En fait, la claustration de l'hiver n'existe plus aujourd'hui.

Aussi l'ouvrage de Pierre Deffontaines perd-il, jusqu'à un certain point, son caractère d'actualité pour acquérir plutôt une valeur de document historique.

Mais cet ouvrage est bien intéressant quand même. Il ressuscite dans notre imagination une foule d'images et de souvenirs d'un monde disparu hier, un monde où l'on vivait replié sur soi dans une intimité douce, exempte d'inquiétudes et de soucis, une vie qui s'écoulait au rythme de la grande nature du bon Dieu, de qui l'on attendait tout.

Ecrit par un étranger, cet ouvrage n'est pas exempt d'exagération. Ainsi l'Auteur signale qu'autrefois certains prêtres refusaient l'absolution au pénitent qui n'apportait pas une peau de castor. Pierre Deffontaines n'a sans doute pas compris qu'il s'agissait là d'une figure de style pour rappeler l'obligation de payer ses dîmes. Enfin, l'Auteur a négligé de retrancher des répétitions; quelques-unes reviennent au moins trois fois et textuellement: elles finissent par donner sur les nerfs. Au demeurant, cette étude présente une réelle valeur pour l'abondance de sa documentation.

Clément SAINT-GERMAIN

Littérature étrangère

Étude critique

"La loi du Christ" ⁽¹⁾

Ce volume est le deuxième tome d'une série devant en comporter trois. Le premier tome exposait la théologie morale générale, c'est-à-dire les conditions générales permanentes de la morale chrétienne, et il a déjà été analysé dans *Lectures* (12 mai 1956, p. 148). Il s'achevait sur la conversion, comme réponse à l'appel du Christ. L'Auteur décrit maintenant l'image précise et concrète de la vie nouvelle du converti.

Comme introduction, l'Auteur traite de la parole de Dieu, vu que la morale chrétienne se déploie comme une réponse de l'homme à la parole divine. L'Écriture Sainte, en effet, révèle le dessein providentiel qui est le mystère de notre salut, ainsi que le mystère divin lui-même.

La morale spéciale est disposée en deux parties: la vie en communion avec Dieu et la vie en communion fraternelle, celle-ci devant être l'objet du tome troisième où l'Auteur étudiera l'amour d'obéissance à Dieu dans les relations humaines et terrestres. Le tome deuxième traite donc de la vie en communion avec Dieu, c'est-à-dire de la vie religieuse proprement dite, et il se divise aussi en deux parties: la vie théologale, réponse à l'amour de Dieu; la vertu de religion, réponse à la gloire divine.

L'Auteur a étudié longuement les vertus cardinales dans le tome premier (p. 283-342), mais il a passé rapidement sur les vertus théologiques de même que sur la vertu de religion; cette dernière est considérée, avec quelques distinctions, comme l'une des parties potentielles de la justice, mais elle a des relations particulières avec les vertus théologiques, parce qu'elle mobilise toute l'activité des vertus cardinales pour la faire converger vers le même but: la gloire de Dieu.

En traitant des vertus théologiques, l'A. sauvegarde leur unité profonde, unité due au fait qu'elles sont issues d'une même grâce habituelle et qu'elles déploient les activités complémentaires d'une seule vie. C'est pourquoi,

comme l'affirme justement l'Auteur, « s'il est vrai que la foi est la clef de voûte de la théologie morale, et l'espérance son ressort premier, l'une et l'autre ne jouent pleinement ce rôle que dans la charité » (p. 98).

Par rapport à la *foi*, l'Auteur n'analyse pas la structure de son acte, mais il fournit une notion distincte de cette vertu et il montre comment elle constitue une réponse libre à la parole de Dieu. Il en expose ensuite les exigences positives et négatives, c'est-à-dire les devoirs du croyant et les fautes à éviter. Le chapitre sur le devoir d'obéir au Magistère de la foi est remarquable (p. 74-78); il apporte les distinctions requises, toutes fondées sur la doctrine la plus objective mais dont certaines sont peu connues, pour établir le juste milieu entre la crédulité infantile et le scepticisme orgueilleux.

Pour montrer comment se réalise la vie en commun avec Dieu dans l'*espérance*, l'Auteur traite de la nature de cette vertu, des péchés qui lui sont contraires et de sa croissance. Il emploie le même procédé méthodologique pour analyser la vie en commun avec Dieu dans la *charité*, tout en dégagant bien le primat de cette vertu.

Presque les deux tiers du volume sont consacrés à la vertu de religion; c'est une nouveauté dans un traité de théologie morale que d'accorder une telle importance à cette vertu, mais la densité doctrinale qu'elle comporte et le renouveau liturgique autorisent pleinement cette manière d'agir. En effet, la vie théologale est l'instigatrice de la vertu de religion, qui tend avant tout à adorer Dieu et à lui rendre honneur et gloire. Par ailleurs, « la vie liturgique est d'abord emprise de la gloire de Dieu sur nous », et « le sommet et le centre de cette glorification de Dieu réside dans le Sacrifice de notre grand-prêtre, Jésus-Christ, de qui la Trinité reçoit tout honneur, toute gloire, et l'humanité tout salut » (p. 158).

Vient ensuite l'étude du comportement religieux, c'est-à-dire des formes concrètes de la

vertu de religion; les éléments essentiels et obligatoires de ce comportement sont la prière et la participation au Sacrifice de la Messe, et ses éléments libres sont le serment, le vœu, etc. Chemin faisant, l'A. étudie les péchés opposés à la vertu de religion; il éclaire ainsi, par contraste, les requêtes positives de cette vertu.

Les pages qui concernent les jurons et les blasphèmes sont particulièrement éclairantes; elles exposent, par rapport aux habituels, des principes que les théologiens ne considèrent pas généralement mais qui sont absolument nécessaires pour comprendre ce problème dans son intégrité doctrinale. En effet, on limite presque toujours l'aspect peccamineux des jurons ou des blasphèmes à chacun de ces actes pris individuellement, sans tenir compte du *volontaire dans la cause* que recèle l'habitude non désavouée ou négligemment combattue. L'A. a donc raison d'écrire: « Le blasphémateur *habituel*, mais qui déteste son habitude et la combat, n'est pas coupable lorsque son habitude l'entraîne encore contre sa volonté. Mais s'il ne se soucie pas de la com-

battre (ou même s'il l'approuve), il commet une faute grave chaque fois qu'il profère un blasphème, fût-ce sans y penser. Ce qu'il y a de terrible dans son cas, c'est cette attitude de base qui ratifie l'habitude et dit oui à chaque péché, même involontaire » (p. 233).

Cette théologie morale est destinée aux laïcs comme aux prêtres; c'est pourquoi les termes techniques sont éliminés dans la mesure du possible. Il est, en effet, une certaine part de formulation technique qu'on ne peut supprimer, même dans le but louable en soi de simplifier la doctrine, sous peine de multiplier les imprécisions et les équivoques, sinon les erreurs.

Ovila MELANÇON

(1) HARING (Bernard)

LA LOI DU CHRIST. Théologie morale à l'intention des prêtres et des laïcs. Tome II — Théologie morale spéciale. La vie en communion avec Dieu. [Tournai] Desclée & Cie [c1957]. 388p. 24.5cm. Relié

Pour tous

Notices bibliographiques

Religion (2)

SCHEEBEN (M.-J.)

NATURE ET GRACE. Introduction, traduction et notes par Bernard Fraigneau-Julien, p.s.s. [Bruges] Desclée de Brouwer [1957]. 350p. 20 cm.

Pour tous, mais spécialisé

Cette œuvre contient une synthèse, solidement élaborée dans la ligne thomiste, des notions de nature et de grâce. Elle est à la fois positive et spéculative, et elle dénote chez l'Auteur une profonde connaissance de la patristique et de la scolastique. Par cet exposé systématique et scientifique, l'Auteur a pour but de fournir une *ontologie* surnaturelle, c'est-à-dire de montrer comment l'ordre naturel est perfectionné par la grâce sanctifiante, et comment celle-ci constitue un ordre de connaissance et d'amour fondé sur la participation à la vie même de Dieu.

Ce thème a été relativement peu exploité par les théologiens, mais il recèle une richesse doctrinale très vivifiante pour la vie chrétienne. En conséquence, l'Auteur délaisse délibérément l'ordre *moral*, qu'il effleure seulement vers la fin du dernier chapitre, en indiquant en quel sens la nature s'oppose à la grâce. A ce sujet, les théologiens distinguent la nature considérée au sens *philosophique* et *abstrait*, et la nature considérée au sens *ascétique* et *concret*. La *première* est la nature qui correspond à la définition de l'homme, telle qu'elle vient de Dieu, abstraction faite de toute grâce supérieure à elle et aussi du péché originel et de ses suites. La *seconde* est la nature telle qu'elle est concrètement depuis le péché d'Adam, c'est-à-dire ou détournée de Dieu par le péché originel, ou encore blessée quoique régénérée par le baptême; c'est à ce point de vue que la nature s'oppose à la grâce. L'oubli de cette distinction a été la cause de maintes controverses, qui n'avaient en réalité aucun fondement *objectif*.

Cet ouvrage date de 1860. Il est traduit de l'allemand par Bernard Fraigneau-Julien, p.s.s.,

qui en fait une analyse détaillée, dans une introduction de vingt-huit pages. Dans son œuvre même, Scheeben définit d'abord les mots et les concepts nécessaires à la distinction des ordres naturel et surnaturel. Il est ensuite question de l'ordre naturel, et l'Auteur traite successivement de la nature totale de l'homme et de sa nature spirituelle.

Le troisième chapitre, qui considère la grâce et l'ordre surnaturel, est le plus important et aussi le plus long, puisqu'il couvre près de la moitié du volume. Après les définitions préliminaires, l'Auteur explique la surnature en fonction de l'adoption divine, il en précise la définition métaphysique, de même que ses propriétés et ses conséquences. La cinquième section de ce chapitre est comme le couronnement de tout l'ouvrage; l'Auteur y montre comment la conjonction radicale (*in actu primo*) de la grâce sanctifiante avec l'essence divine, s'établit d'une façon actuelle (*in actu secundo*) par l'intermédiaire des vertus de foi, de charité et d'espérance, qui sont comme les facultés qui produisent les actes découlant de la grâce.

En fin de volume, nous trouvons un sommaire substantiel de l'ouvrage préparé par l'Auteur lui-même, une table des citations scripturaires, une table des noms propres et une table alphabétique des matières: autant d'avantages qui font de ce bouquin un précieux instrument de travail.

Ovila MELANÇON

Nouveauté

PIERRE L'ERMITE

LA LIGNE DROITE TOUJOURS!...

189 p. — 20cm. — Couverture illustrée.

\$1.60 (par la poste \$1.70)

En vente à

FIDES 25 est, rue St-Jacques, Montréal

Littérature (8)

ZERMATTEN (Maurice)

LE LIERRE ET LE FIGUIER. Roman. [Bruges] Desclée de Brouwer [c1957]. 376p. 20.5cm.

Pour adultes

« La loi du péché ne recule que devant des âmes déshabillées » (p. 351), avait dit un ermite à Jacques Duvernay, dont le cœur était pourri. La maxime signifiait: « Le monde se vautre dans le péché; quand il se déshabille de son orgueil, le péché recule » (p. 355). Il en est de l'homme comme du figuier, que Jacques avait débarrassé, dans le jardin de l'ermite, du lierre qui l'étouffait: ôtez, de la conscience, le passé peccamineux, le lierre qui la comprime, et le figuier reprend vie, l'âme retrouve le bonheur. On voit d'où vient le titre de ce roman.

L'affabulation en est assez ténue. Jacques Duvernay, un propriétaire vigneron, ne comprend pas sa femme Annie Besson; celle-ci ne comprend pas davantage son mari. Jacques essaie donc de se faire une vie avec Odile de Nuey. Seulement, celle-ci est déjà acoquinée avec le médecin Michel Couplet, un drôle qui a échoué dans son entreprise de conquérir la femme Annie. Ce chassé-croisé d'amants qui s'évincent à tour de rôle évoque la *Bérénice* de Racine, où la reine de Bithynie se rapproche ou s'éloigne d'Antiochus selon que Titus l'attire ou la repousse.

De cette donnée découle le reste du roman. Les deux couples se reconnaissent dans une situation fautive et sans issue. Eux-mêmes essaient de la justifier en recourant aux habituels sophismes: l'indissolubilité et la défense de divorcer sont « des lois qu'après tout des hommes ont faites » (p. 155); « quel mal faisons-nous, puisque nous nous aimons? » (p. 155); dès lors qu'il n'a pas d'enfant d'Annie, « Jacques sera libre d'épouser Odile » (p. 184). De son côté, M. Souterre, un propriétaire de barrage, tente de les ramener dans la bonne voie en invoquant des raisons économiques et sociales! On imagine l'échec.

Pour corriger la situation de Jacques, il ne faudra rien de moins que l'argumentation du dominicain Emmanuel et le prestige de l'ermite. Le premier fonde son plaidoyer sur la soumission des vignerons de Jacques et celle des ouvriers de Souterre, laquelle ne s'explique que par leur fidélité conjugale. L'autre

s'impose par sa bonté et son esprit surnaturel. Sous cette double influence, Jacques reprendra sa vie avec sa femme Annie. De même, elle finirait par séparer Odile de Michel, s'ils ne se tuaient tous deux dans un stupide accident d'automobile.

Ainsi s'achève l'attraction Couplet-Annie Duvernay (1ère partie), l'attraction Jacques Duvernay-de Nuey (2e partie), par le raccordement de Jacques Duvernay et d'Annie Beson sa légitime épouse (3e partie). Mais, avant d'en arriver à ce raccordement, les héros se sont analysés pendant 350 pages, passant des exaltations les plus saugrenues aux désespérances les plus sombres. Et chaque paragraphe procède, avec la monotonie d'un son d'horloge, en répétant trois données constantes: des scènes de nature finement croquées, des réflexions que se font à eux-mêmes les personnages, des remarques suggérées à l'auteur par les impressions momentanées de chacun d'eux.

L'entreprise de M. Souterre soulève la question ouvrière, que le Père Emmanuel traite avec maîtrise (p. 280 et seq.). A deux reprises reparait la notion exacte du véritable amour (p. 297, p. 351). Des descriptions enlevées, comme celle du carrousel (p. 28), des portraits hauts en couleurs, comme celui de M. de Nuey (p. 313 et seq.), des études de caractère (p. 110-116), des formules heureuses comme « Je suis le Roméo ridicule d'une Juliette attardée » (p. 184) retiennent l'attention.

Nouveauté

Berthe BERNAGE

BRIGITTE

les soucis et les joies

186 p. 19cm. — Relié toile

Couv. glacée, illustrée en couleurs.

\$1.90 (par la poste \$2.00)

En vente à

FIDES 25 est, rue St-Jacques, Montréal

Du point de vue du style, une seule incorrection nous a frappé: « Telle était la volonté d'un père dont elle ne pouvait douter de la clairvoyance » (p. 172). Mais on grince des dents à voir revenir sans cesse l'horrible « tout de même », pour *quand même*, et le belgicisme: « Elle n'était donc pas libre, non ? ». Au moins, l'auteur nous a-t-il épargné (p. 154) une vision scabreuse.

En somme, ce roman nous ramène à l'éternel triangle, ici double, mais décrit avec une monotonie crispante, qu'accentue l'emploi continu du pronom vague « il, elle, lui », en guise des noms.

Emile CHARTIER, p.d.

Biographie (92)

THERIVE (André)

CLOTILDE DE VAUX OU LA DEESSE MORTE. Paris, Editions Albin Michel [1957]. 294p. pl. (h.-t.) 21cm.

Dangereux

Le titre donné à ce livre, aussi mauvais que le *Goncourt* d'André Billy et le *Victor Hugo* d'André Maurois, est presque une supercherie. A en juger par le portrait-frontispice et par le développement, le volume aurait dû s'intituler *Auguste Comte l'illuminé*.

Au moment où nous le fermons, il nous revient à la mémoire un paragraphe final d'un autre ouvrage: « J'ai adoré le romantisme et j'ai cru à la Révolution. Et maintenant je songe avec inquiétude que l'homme qui, plus que personne je crois, se trouve avoir fait chez nous ou préparé la Révolution et le romantisme fut un étranger, un perpétuel malade et finalement un fou ». Ainsi se termine l'essai de Jules Lemaître sur *Jean-Jacques Rousseau* (1907). Complétez: « un fou et un sadique », et vous aurez une idée exacte de l'impression définitive qui se dégage de *Clotilde de Vaux* alias *Auguste Comte l'illuminé*.

Car enfin c'est un fait que le positivisme dont ce dernier est l'auteur, religion plus encore que philosophie, religion qui est à la fois une parodie de la mariologie catholique et une adaptation du rituel franc-maçonique, c'est un fait que le positivisme, ce sont les esprits les plus subtils de France qui se sont acharnés à le constituer en un système cohérent: Taine, le Paul Bourget première manière, Ribot, Brunetière, Faguet, etc. C'est un autre fait que, pendant quarante ans (1880-1920), cette érucation fuligineuse a empoisonné la jeunesse française, pensée et conduite. Et l'on peut se demander si le détraquement qui caractérise

encore actuellement cette jeunesse n'est pas le produit lointain de cet empoisonnement initial.

M. Thérive, tout en reconnaissant ce que le système comporte de grotesque et de ridicule, s'évertue à y trouver des éléments qui provoquent l'admiration (p. 222-230). Mais on a beau vouloir le suivre sur ce terrain, c'est l'étrangeté, la folie du système qui s'impose en dernière analyse. Et, quand on constate que cet échafaudage a pour auteur le mari d'une prostituée, un fou qui court les filles par raison... d'hygiène (!), un sadique qui s'acharne à rendre adultère une femme mariée, on se demande si l'auteur n'accomplit pas une mauvaise action en étudiant ce cas déplorable.

Que gagne la France à faire savoir au monde que ses penseurs et ses lettrés furent des piliers de tripots comme les Goncourt, Victor Hugo, Comte et Musset, des narcomanes comme Nerval et tant d'autres, des homosexuels comme Verlaine, Rimbaud et Gide ? Car c'est toujours là qu'il faut en revenir : leur conduite lamentable n'explique en rien la valeur littéraire des écrivains (G. Duhamel) et l'étalage de leur inconduite ne rehausse aux yeux du monde ni leur prestige personnel ni la grandeur de la France. N'y a-t-il pas même danger que cette manie de propagande pornographique finisse par aliéner au pays des lumières les îlots français épars sur le globe ?

Nous croyons servir le pays de nos pères en le priant de mettre un terme à cette débauche de livres obscènes. M. Thérive ne nous avait pas accoutumés à le voir cultiver ces platebandes puantes. Souhaitons qu'il en revienne à ses études si prenantes de linguistique : *Le français langue morte ? Histoire abrégée de la langue française*, etc.

Il servirait alors du même coup la réputation de son pays et celle de l'intelligensia française.

Emile CHARTIER, p.d.

SALEZ (Jean)

SACHA GUITRY INTIME. Souvenirs de sa secrétaire Fernande Choisel, présentés par Jean Salez. Paris, Editions du Scorpion [1957]. 283p. 19cm.

Appelle des réserves

Sacha Guitry emplit de son nom la première moitié du présent siècle. Dramaturge, comédien, metteur en scène, auteur, Sacha Guitry fut l'homme de théâtre le plus complet de son temps. Il était né pour la scène et la scène fut sa passion, sa vie.

Il composa un très grand nombre de pièces qu'il monta lui-même dans l'un ou l'autre des

grands théâtres de la capitale. Il avait une facilité d'invention extraordinaire. Une pièce était encore à l'affiche qu'il avait déjà conçu la suivante et dicté à sa secrétaire le texte des différentes scènes. Il dictait partout : au bureau, dans les coulisses du plateau, en voiture, le jour, la nuit.

Chez lui tout était fonction de théâtre : ses conversations, ses amitiés et même... sa vie intime. Car Sacha Guitry eut cinq épouses successives qu'il choisit pour leurs talents d'actrices, sans doute, mais aussi pour leurs charmes féminins car il était très sensible aux traits du beau sexe. On ne saurait dire qu'il a vraiment aimé l'une ou l'autre de ses femmes. Il admirait plutôt chez elles la comédienne, la finesse des traits, l'intelligence du regard, la richesse de la voix, etc. Lorsque avec le temps, son admiration s'émoussait, Sacha Guitry jetait les yeux par-dessus la clôture en quête d'une nouvelle poulette qu'il choisissait jeune. Même parvenu à l'âge de soixante ans il s'alliait à une étrangère dans la vingtaine. Et jamais la moindre allusion à la précédente épouse. Il changeait de femme comme de chemise.

Sacha fit une vie de pacha. Il habita un palace richement meublé, aux murs recouverts des meilleures toiles des grands maîtres. Sa table était fastueuse — même pendant l'occupation — et son cellier rempli des vins les plus mousseux. Enfin il roulait Cadillac et possédait des villas à la campagne.

Le théâtre, la table et les femmes, trois déesses auxquelles Sacha voua un culte constant et consacra une fortune considérable. Fut-il heureux ? Il finit par se le demander et affecta de le croire. Nous en doutons. Il était un bourreau de travail, pour lui d'abord et pour sa secrétaire et ses compagnons de scène. Il avait un caractère difficile, une humeur inégale et des nerfs à fleur de peau que la moindre contrariété convulsait.

A la Libération, il fut arrêté, lui qui se voulait le plus patriote des Français ! Il ne lui était pas venu à l'esprit que son luxe insolent pendant la guerre était un outrage à l'indigence des gens et le compromettait. Sacha quitta Fresnes vieilli, irrité, acariâtre, misanthrope.

On ne trouvera pas dans cet ouvrage une étude du théâtre de Sacha Guitry, ni même une appréciation de son jeu de scène. Il s'agit ici de l'homme uniquement et de son comportement envers sa secrétaire, ses épouses, ses invités et ses amis — s'il les tint vraiment pour tels. « Vie médiocre d'un grand comédien » tel pourrait être le titre de ce volume dont le principal mérite revient à Jean Salez pour les brillantes qualités de sa prose enjouée, légère et variée.

Clément SAINT-GERMAIN

La grande parade des prix littéraires ⁽¹⁾

Dans le domaine des livres comme dans beaucoup d'autres — art, intellectualité, politique — s'intensifie le mécanisme d'une collectivisation de la pensée. L'opinion publique, a-t-on dit, est reine de la société. Mais une opinion communautaire, organisée, menée, poussée là où on veut la conduire. La liberté du choix disparaît. Epanouissement de la personnalité, conscience humaine adulte ? Autant de slogans qui se rejoignent, mais dont la valeur n'est guère établie par les faits. Les prix littéraires en sont un exemple.

Ils sont devenus des entreprises commerciales, des coups de fortune. Un Goncourt équivaut à une dizaine de millions de francs. Or l'auteur d'un excellent ouvrage, non primé, recueillera péniblement cent cinquante ou cent soixante mille francs de son livre, si toutefois il a pu le faire éditer. Moins que le salaire minimum d'un manoeuvre non qualifié, pour le temps qu'il aura mis à le composer.

On comprend parfaitement qu'un groupe de lettrés prenne à tâche de signaler au public les ouvrages qui le méritent. C'est ce que faisait depuis longtemps et ce que continue de faire, sans fanfares, la vieille Académie française. Mais ses palmarès ne comptent plus guère. C'est qu'ils n'ont pas été et qu'ils ne pouvaient pas être commercialisés. En couronnant des ouvrages bien écrits, bien pensés, en récompensant des auteurs d'un mérite éprouvé, l'Académie est bien dans sa ligne de défense et de conservation de la langue française. Elle la déborde sans doute en s'occupant du Bien, en couronnant la Vertu. En tout cela, rien de commercial. Un auteur pourra être aidé par un prix d'Académie, mais il n'en sera pas, par cela même, lancé arbitrairement aux libraires et au public comme c'est le cas pour un Goncourt et un Femina.

Et de ce côté-là, on peut être sûr que l'on ne se préoccupera ni du Beau ni du Bien !... Il ne s'agit que d'écouler une marchandise.

Marchandise qui peut être dangereuse ? Qu'importe ? On ne recherche pas si elle contient ou non des produits toxiques. Et pourtant, dans l'affaire du Stalinon, il est bien apparu que le fabricant n'était pas seul responsable. Les laboratoires de contrôle ont eu leur part de faute dans l'empoisonnement du public. Les jurys littéraires ont, dans le lancement d'un livre, un rôle qui n'est pas sans analogie avec ces laboratoires. On se fie à leur goût, à leur discernement. Ils jugent, ils orientent...

Que nous ont recommandé, cette année, les jurys du Goncourt et du Femina ?

On a pu dire du roman *La Loi*, qui a eu les suffrages du Goncourt, qu'on pouvait bien le considérer comme « le plus scandaleux de ceux qui aient paru depuis longtemps » (Alain Palante, *La France Catholique*, 20 septembre 57). L'auteur, communiste déclaré, applique à ses personnages, les plus brutales méthodes du Parti, en les faisant s'avilir basement à leurs propres yeux. Pour s'en convaincre, il n'est que de lire l'analyse publiée par l'éditeur, au dos de la couverture :

« La Loi est un jeu qui se pratique avec passion dans toutes les tavernes du Sud de l'Italie. Les tarots ou les dés ayant désigné un « patron » et un « sous-patron », les autres joueurs doivent se plier à toutes les brimades tant que la cruche de vin achetée avec la mise des perdants n'est pas vidée. Les deux gagnants « ont le droit de dire ou de ne pas dire, d'interroger et de répondre à la place de l'interrogé, de louer et de blâmer, d'injurier, d'insinuer, de médire, de calomnier et de porter atteinte; les perdants, qui subissent la loi, ont le devoir de subir dans le silence et l'immobilité. Telle est la règle fondamentale du Jeu de la Loi. »

« A Manacore, petit port des Pouilles, sur la côte Adriatique, la Loi se joue avec autant de passion et de cruauté dans la vie que dans les tavernes. Chacun met dans la balance tout ce qu'il a : argent, pouvoir, ruse, voire seulement la beauté acide d'une vierge folle, pour imposer sa loi, et doit à son tour subir la loi du plus fort ou de la plus coquette. »

(1) Texte publié dans la *Revue des Cercles d'Etudes d'Angers*, décembre 1957, p.49-50.

« Cet été-là, particulièrement chaud, un demi-million de lires fut le coup de dés qui déclancha la partie. Mariette, fille de misérables ouvriers agricoles, « fit la loi » au racketteur Matteo Brigante, maître occulte de la ville. Après lui avoir marqué la joue au greffoir, elle le fit mettre en prison pour le seul délit qu'il n'eût pas commis. Puis elle donna sa virginité, convoitée par Tonio, son beau-frère, par Don Cesare, le riche propriétaire terrien... » Etc. etc...

Amoralisme complet, sans parler des obscénités qui jalonnent l'ouvrage. Voilà ce qu'on recommande et ce qu'on lance comme spécimen des lettres françaises, chez nous et à l'étranger !

Mais quoi, ne savait-on pas, dès avant que le prix ait été attribué, qu'il le serait au livre de Roger Vailland ? Il ne pouvait en être autrement, disaient les gens bien informés, puisque le tirage de *La Loi* était chose faite, en rapport avec l'obtention du prix.

Quant au prix Femina, si nous nous rapportons à son statut, nous y voyons qu'il doit couronner « une œuvre littéraire, la meilleure de l'année ». « Une œuvre forte et originale témoignant de réelles qualités de pensée et de force. » Trouve-t-on de tels mérites dans *Le Carrefour des Solitudes* ? Nous analyserons à loisir ce récit alterné de deux aventures que l'auteur a cru bon de commencer par la fin mais aussi de truffier de violences et d'impudeurs grossières. Cela lui méritait-il un prix décerné par des voix féminines ? Gageons que celles qui ont voté pour lui ont voulu montrer qu'elles n'en étaient plus aux sottes disciplines du goût de la morale. Vraiment était-ce suffisant pour faire considérer cette œuvre comme la meilleure de l'année ?

On peut aussi faire observer qu'un vrai prix littéraire ne saurait être attribué avec quelque chance de l'être justement, qu'après un

travail de réflexion et même une certaine épreuve du temps. A cette condition l'opinion des lecteurs eux-mêmes pourrait fournir un élément d'appréciation. Or le flot des manuscrits qu'apportent les mœurs éditoriales rendent bien difficile, sinon impossible, ce travail de réflexion et d'approfondissement.

Dans les semaines qui précèdent la réunion des jurys, leurs membres reçoivent quelque deux cents manuscrits. Il y a actuellement une surproduction littéraire incroyable. Il se publie chaque année, en France, plus de trois mille romans. Au lieu de n'en sortir que quelques-uns à intervalles mesurés, les éditeurs les lancent au petit bonheur. Autour de quelques-uns se forment les coteries et se concertent les partis. Les cabales s'organisent. On intrigue, on négocie. On accordera, avant l'heure, le Goncourt à tel ou tel, on réservera un autre auteur pour un autre prix.

Une fois le prix décerné, derrière les lauréats il y aura encore ceux dont on aura parlé. Ils auront leur part de publicité et de profit dans cette foire de mâts de cocagne et de parades où tout est grossi, forcé et dont le public est la victime trop naïve.

Est-il besoin de dire, une fois de plus, que le but même que se propose notre revue ne se peut accorder avec ces mœurs ? C'est au lecteur que nous pensons, à sa santé morale, à l'élévation de sa pensée. Abandonner le discernement du Bien et du Mal nous paraît impossible. Nous ne pouvons pas, non plus, renoncer aux exigences du goût, à la valeur du style, à l'ordonnance de la composition. Nous nous refusons à l'anarchie littéraire, au désordre, à l'informe.

P.S. — Par un heureux contraste avec ce qui précède, les deux romans qui ont obtenu les prix Théophraste Renaudot et Interallié sont au moins des livres qui font encore honneur aux Lettres françaises et qui méritent, à des

La Presse catholique sur le plan international

CITE DU VATICAN (CCC) — La Secrétairerie d'Etat a approuvé, à titre d'expérience, le statut de la Fédération internationale des Editeurs de journaux et de périodiques catholiques. Cet organisme, créé à Vienne, lors du récent congrès international de la Presse catholique, a remplacé la Commission permanente internationale des Directeurs de journaux catholiques.

Le statut prévoit deux sections, composées

chacune de sept membres, dont l'une pour les quotidiens, et l'autre pour les périodiques. Le président de la Fédération, le R.P. Wenger, a.s., rédacteur en chef de *La Croix* de Paris, a convoqué à Bruxelles, au printemps 1958, à l'occasion de l'Exposition internationale et universelle, les directeurs des organes de Presse catholique du monde entier pour un échange de vues sur les problèmes qui se posent à la Presse catholique sur le plan international.

En vente à notre librairie

BULLETIN DES RECHERCHES HISTORIQUES,
A-S DE M. ANTOINE ROY,
2050 RUE ST CYRILLE,
QUEBEC, QUE. ECHANGE.

Généralités

- *** La bibliothèque idéale, nouv. éd. 1957. 274p. \$3.10
BOULIZON (Guy) Livres roses et séries noires, 188p. 1957. \$2.25

Philosophie

- DEMAN (T.) o.p. Le traitement scientifique de la morale chrétienne selon saint Augustin, 1957. 133p. \$3.00

Religion

- *** L'apostolat, 1957. 239p. « Problèmes de la religieuse d'auj. » \$2.10
BLOND (L.) La maison professe des Jésuites de la rue St-Antoine de Paris, 1956. 203p. \$3.60
*** Le monde attend l'Eglise. Témoignages publiés à l'occasion du congrès de l'apostolat des laïques en 1957. 290p. \$3.40
MERTON (Th.) La vie silencieuse, 1957. 184p. \$1.90
PIE XII (S.S.) Miranda Prosus. Encyclique sur le cinéma, la radio, la télévision, 1957. 47p. \$0.25
VERRIER (Chan. H.) L'Eglise devant les témoins de Jéhovah, 1957. 234p. \$2.10
Collection « Ecrits des Saints »
*** S. Jean Chrysostome, 1957. 188p. \$1.70
*** S. Paul. Epîtres d'après Maredsous, 1957. 253p. \$1.70
Collection « Feuilles de vie spirituelle »
AUBRY (J.) s.d.b. Nazareth rédemption de la famille et du travail, 1957. 95p. \$0.60
Collection « Fêtes et Saisons »
*** Le dimanche, 1957. \$0.25
*** Les manuscrits de la Mer Morte, 1957. \$0.25
Collection « Je sais je crois »
HAMELIN (Jeanne) Le théâtre chrétien, 1957. 122p. \$1.50
SUENENS (Mgr) Quelle est celle-ci, 1957. 120p. \$1.50
Collection « Bibliothèque Ecclesia »
CLUNY (R.P.) Les curés blancs, 1957. 151p. \$2.00
CROS (L.-M.) s.j. Lourdes 1858. Témoins de l'événement, 1957. 366p. \$5.60
LAURENTIN (R.) Lourdes, documents authentiques, 1957. 331p. \$4.80
LEGAULT (E.) c.s.c. Notre Dame de toute joie, Fides, 1957. 55p. \$1.00
LEMIEUX (Mgr E.) MARIE, documents pontificaux sur la Ste Vierge de 1854 à 1954. 4 volumes: \$20.00

Éducation - Questions sociales

- *** Frères universels. Education du sens international chez l'enfant, 1957. Actes du Ve congrès du B.I.C.E. 415p. \$4.10
LAURENT (C. et F.) Votre mariage est pour demain, 1957. 63p. \$0.45
QUIAVARINO (L.) Epousez-vous bien, 111p. \$0.60
*** Influence de la presse, du cinéma, de la radio et de la télévision, 1957. « Semaine sociale du Canada » 242p. \$5.00

Sciences

- BERGIER (J.) Mystères de la vie. Va-t-on fabriquer du vivant, 1957. 158p. \$3.40
OETEL-RAUER La santé par les plantes et la thérapeutique végétale, 1957. 373p. \$4.50
REBOUX (M.) L'insecte ce martien et l'homme, 1957. 261p. \$3.10

Loisirs

- *** Répertoire général de films 1957-58. 350p. \$4.25
VALUET (R.) Coup d'œil sur la philatélie, 1956. 299p. \$2.50

Littérature

- ROY (P.-E.) c.s.c. Claudel, poète mystique de la Bible, Fides, 1957. 141p. \$2.00
BARDIN (Angéline) Vous qui passez sur la route, 1957. 225p. (B) \$2.65
BERNAGE (Berthe) Brigitte, les soucis et les joies, 1957. 186p. (TB) cart. \$1.90
COSTAIN (T.B.) Le calice d'argent, 1957. 564p. « Marabout, G-67 » (B?) \$1.25
FRISON-ROCHE (R.) Retour à la montagne, 1957. 311p. (B) \$3.20
GAZTOTT (A.M.) Maitéré, 1957. 128p. « La Frégate » (B) \$0.45
LAURENT (M.C.) Coup de soleil au Péloponèse, 1957. 185p. \$2.00
L'ERMITE (Pierre) La Ligne droite toujours, 189p. (TB) \$1.50
LOPEZ (Albert) Les pierres crieront, 1957. 229p. (TB) \$2.75
POIRIER (J.M.) Le prix du souvenir, 1957. 308p. (B?) \$2.50
VALLIERES (Lucile) Une femme, 1957. 221p. (B?) \$2.50
BERNAGE (Berthe) Le roman d'un beau jour, L'âge des ailes, Jeunesse, La relève, Liberté chérie, Espérance. ch. \$1.90



25 est, rue Saint-Jacques, Montréal, Q.C. H3C 3K5

29 mai 1976

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DU QUÉBEC